

# La page espagnole

# Un peu d’histoire

Los dos jóvenes luego de arrebatarse la cartera a la anciana descienden corriendo por la boca del subte, observan cuidadosamente al guardia y asegurándose de no ser vistos saltan los molinetes, corren escaleras abajo riendo victoriosos hasta llegar al andén y allí esperan. Estaban tan llenos de energía que no podían mantenerse quietos, como si sus pies no tocaran el suelo. Agitados, movían sus cabezas tratando de ver si alguien venía por ellos, mientras sus manos temblorosas y sudadas se repartían el poco dinero robado uno de los dos arrojaba la humilde cartera a un lado de las vías. Sienten una vibración intensa y un fuerte ruido, mientras ven la luz acercarse a toda velocidad uno de ellos dice aliviado: Ahí viene Segundos después el subte se detiene delante de ellos como invitándolos a entrar. Se apresuran a subir ubicándose en el último asiento del último vagón para no llamar la atención. Escuchan la chicharra que indica la partida, las puertas se cierran y la máquina avanza, entonces uno de los jóvenes alardea: ¡Uh! Como zafamos, lástima que es poca guita. A esto su compañero le contesta: No importa, ahora que bajamos hacemos otra y ya está. En ese momento llegan a una estación pero el subte pasa sin detenerse, ellos no parecen darse cuenta, luego se levantan y esperan junto a las puertas. Llegan a otra estación pero el subte tampoco se detiene, se inquietan, notan que no hay nadie en el vagón así que avanzan al siguiente, pero tampoco encuentran pasajeros, así corren a lo largo del subte vacío hasta llegar al vagón guía. La cabina de conductor está cerrada, golpean y gritan pero nadie responde, patean las puertas pero no se abren, las ventanillas parecen selladas. Se desesperan, están atrapados. Ven pasar las estaciones mientras gritan y hacen ademanes, pero la gente no los mira, no parecen notar la máquina que pasa sin detenerse. Cansado, uno de ellos se sienta y le dice al otro que continuaba pateando las puertas:-En algún momento vamos a llegar a la terminal y va a tener que parar. -El otro lo mira y con tono preocupado le pregunta: ¿y si no para? -El miedo y los nervios por no entender lo que ocurría los lleva a discutir entre ellos: -¿Qué decís? -¡Acá no hay nadie! -¿Y quién maneja? -Yo que sé ¿Y si choca? Se miraron fijamente un momento en absoluto silencio y luego corrieron despavoridos al último vagón, creyendo que ese sería el lugar más seguro si el choque daba a lugar. Se acomodaron a esperar el impacto, mientras el subte avanzaba, pero nada ocurría, se preguntaban: -¿Cuánto falta? -No sé Pasaba el tiempo y la pregunta era la misma ¿cuánto falta? Entonces uno de ellos dijo: -Algo está mal. Y no volvieron a hablar, temían hacer la pregunta porque ya sabían que nunca llegarían, que no habría ningún choque y que el subte no se detendría. La máquina aun avanza rugiendo incansable por los eternos y oscuros túneles, los jóvenes solo pueden ver de tanto en tanto algún rostro lejano en alguna estación sin nombre. Extraños que no los ven, estaciones que se vuelven cada vez más parecidas. Pero mientras las vías sigan extendiéndose delante de ellos solo les quedará esperar.

Les deux jeunes après avoir arraché le sac à main de la mamie descendent en courant la bouche du métro, observent prudemment le vigile et prenant garde à ne pas être vus ils passent pardessus les tourniquets, ils courent dans les escaliers en riant victorieux jusqu'à arriver sur le quai et là ils attendent. Ils étaient si pleins d'énergie qu'ils ne tenaient pas en place, comme si leurs pieds ne touchaient pas terre. Agités, ils tournaient leurs têtes essayant de voir si personne ne venait pour eux, pendant que leurs mains tremblantes et moites se partageaient le peu d'argent volé un des deux jeta le modeste sac à mains sur le côté des voies. Ils sentent une intense vibration et un grand bruit, pendant qu'ils voient la lumière s'approcher à toute vitesse l'un d'eux dit soulagé : le voilà. Quelques secondes après, le métro s'arrête devant eux comme en les invitant à entrer. Ils s'empresent à monter et se placent sur la dernière rangée du dernier wagon de la rame pour ne pas attirer l'attention. Ils entendent la voix des quais leur annoncer le départ, les portes se ferment et la machine avance, alors un des jeunes se vante : ouf, comment on a assuré, dommage que se ne soit que pour si peu. A cela son compagnon répond : ce n'est pas grave, maintenant nous allons descendre, nous recommençons et voilà. A ce moment, ils arrivent à une station mais la rame passe sans s'arrêter, ils ne semblent pas s'en apercevoir, un peu plus tard ils se lèvent et vont attendre devant les portes. Ils arrivent à une autre station mais la rame ne s'arrête pas non plus, ils s'inquiètent, et remarquant qu'il n'y a personne dans le wagon ils avancent vers le suivant, mais ne trouvent pas de passagers, ils se mettent à courir tout au long du métro vide jusqu'à arriver au wagon de tête. La cabine du conducteur est fermée, ils frappent et crient mais personne ne répond, ils donnent de grands coups de pieds dans les portes mais elles ne s'ouvrent pas, les fenêtres paraissent soudées ; Ils se désespèrent, ils sont pris au piège. Ils voient passer les stations pendant qu'ils crient et font de grands signes, mais les gens ne les regardent pas, ils ne semblent pas remarquer la machine qui passe sans s'arrêter. Fatigué, un des deux s'assoie et dit à l'autre qui continuait à donner de grands coups de pieds dans les portes : Au bout d'un moment nous allons arriver au terminus et il va devoir s'arrêter. L'autre le regarde d'un ton inquiet lui demande : et s'il ne s'arrête pas ? La peur et les nerfs de ne pas comprendre ce qui arrive les amène à discuter entre eux : Qu'est ce que tu dis ? - Ici il n'y a personne ! - Et qui conduit ? - Qu'est ce que j'en sais, et si on a un accident ? Ils se regardèrent un moment fixement en plein silence et se mirent à courir épouvantés vers le dernier wagon, croyant que se serait l'endroit le plus sur si le choc devait avoir lieu. Ils se conformèrent à attendre l'impact, pendant que le métro avançait, mais rien n'arrivait, ils se demandaient : combien reste t-il ? - Je ne sais pas. Le temps passait et la question était toujours la même : Combien reste t-il ? Alors l'un d'eux dit : Quelque chose ne va pas. Et ils ne parlèrent plus, ils craignaient de poser la question car ils savaient qu'ils n'arriveraient jamais, qu'il n'y aurait aucun accident et que le métro ne s'arrêterait pas. La machine avance toujours en rugissant infatigable à travers les éternels et sombres tunnels, les jeunes ne peuvent voir que seulement de temps en temps un visage lointain sur un quai sans nom. Des étrangers qui ne les voient pas, des stations qui deviennent de plus en plus ressemblantes. Mais tant que les voies continueront à s'étendre devant eux il ne leur restera que l'espoir.

Petite omission sur les 2 précédents numéros de mai et juillet : la photo reliant l'Hospice Civil à une annexe de cet Hospice, ainsi que la photo de l'auberge Bécaas, sont des photos d'Eric Ignacel, que je remercie. A la rue Camou, sur l'emplacement de l'actuelle maison de retraite du « CAPA Camou » il y avait l'usine de chaussures Bacou. Parlons de Xavier NAVARROT, alias « BERANGER du Béarn » né à Oloron-Sainte-Marie le 24/02/1799 et décéda aussi à Oloron le 23/12/1862, mais fût enterré à Lucq-de-Béarn. Son activité principale : rentier- écrivain. Auteur de chansons en langue béarnaise occitane, dans le style de Pierre-Jean Béranger, (chansonnier né à Paris en 1780 et décédé aussi à Paris en 1857) avec qui il fut en relation. Né à Oloron-Sainte-Marie dans un milieu bourgeois, son père ayant amassé un petit capital comme vendeur de laine, et sa mère étant fille de paysans aisés de Lucq-de-Béarn, il fit ses études primaires à Oloron, puis secondaires à Pau, ensuite à Toulouse, avant d'étudier le droit à Paris. Là, selon Robert Darrigrand (hispaniste et linguiste occitan, né à Orthez en 1934) « que'u plasèn mèi las tavèrnas que non pas los bancs de la Facultat » (les tavernes l'attirèrent davantage que les bancs de la Faculté), mais dût s'y reprendre pour défendre sa thèse et écrivit en français :

<p>Un dépit m'a rendu poète.... Le besoin de montrer la dent Donne de l'esprit au plus bête<span> </span>; Moi j'eus à fronder un pédant. La rime vient sans qu'on y pense Lorsqu'on hait ou qu'on aime bien<span> </span>; Or j'en fis l'essai par vengeance. Et je m'en pris à mon doyen.</p>	
---	--

Lauréat, il rentra en Béarn en 1820, pour retourner à Paris étudier la médecine. Il fit alors la connaissance de Pierre-Jean de Béranger. Il rentra ensuite définitivement en Béarn pour vivre de ses rentes. Il prêtait de l'argent en jouant au banquier. Un buste de bronze érigé par les « Félibres » (nom que se sont donné les poètes de l'école provençale et amis de Xavier Navarrot), lui est dédié à Oloron-Sainte-Marie. Sa poésie est souvent humoristique et politique, bien qu'elle soit parfois simplement lyrique, quand il s'agit de chanter le Béarn. C'est le cas en particulier dans ce poème qui fut mis en musique, plus d'un siècle plus tard, par le chanteur béarnais Marcel Amont.

<b><u>AULORON</u></b>	<b>TRADUCTION</b>
<p>Que n'éran au Tilhet<span> </span>; l'arrajàu que hissava, Per aci, per aquiu, las brumas esquiçava<span> </span>; I, com avè plavut sus los tèits d'Auloron, Que'us hasè flambejar de tota sa claror. La cajòla que brilha au som deu seminari, Semblava lo fanal d'aqueth gran luminari<span> </span>; I lo vielh Senta-Crotz qu'alongava la tor De son clochèr pelat com lo còth d'un vautor.</p>	<p>Nous étions au Tilhet, le soleil dardait Par ici, par là, les brumes se déchiraient Et comme il avait plu sur les toits d'Oloron, ça lui faisait flamboyer de toute sa clarté Le clocheton qui brillait au sommet du séminaire Ressemblait au fanal de ce grand luminaire Et le vieux Sainte-Croix qu'allongeait la tour De son clocher pelé comme le cou d'un vautour.</p>

La maison natale de Xavier Navarrot se situait au 55/57 de la rue Camou, où actuellement, se trouve un parking pour automobiles. Notre poète rentier vivait bien et était propriétaire de plusieurs immeubles dans le quartier Notre-Dame. La maison qui porte le « blason » sur la porte principale au N°51, appartenait à la famille Navarrot. Cet immeuble changea plusieurs fois de propriétaires. D'abord la famille Navarrot, puis la famille Bouchet qui vivait 6 mois en France et 6 mois à Cordoba en Argentine, puis la famille Pinede qui était négociant en vin et en draps, puis vint ensuite Mr et Mme Régnier, qui en sont actuellement les propriétaires. On doit à ces derniers, un certain courage pour la rénovation et l'entretien de cette grande demeure, tout en gardant son cachet historique.

Rédaction Pierre BETOURET